

ANDRE GIDE

ou par Jean Hytier, ou la critique esthétique.

Il me semble juste de souligner d'abord ce qu'il y a d'extrêmement honorable pour la « civilisation » de la France d'outre-mer dans le fait qu'un tel ouvrage a pu être écrit à Alger, prononcé sous forme de conférences devant le public algérois grâce à l'intelligent modernisme de l'Université d'Alger et de son recteur Pierre Martino, et enfin qu'il a été publié par un éditeur d'Alger (1). Car ce livre, toute grande maison d'édition s'honorerait de l'avoir révélé, s'honorerait encore en le diffusant plus largement. Voici qui apporte un intéressant correctif aux excès de la centralisation française.

D'ailleurs pourquoi ne se féliciterait-on pas de voir paraître un ouvrage sur Gide dans cette Algérie dont il faudra bien qu'on finisse par établir l'influence qu'elle a exercée sur son œuvre ? Déjà, Jean Hytier pose le cadre (page 39) de ce que pourra être une étude des rapports de Gide avec l'exotisme et il sera difficile au critique futur de ne pas s'y reporter. Mais Hytier n'insiste pas car ce serait sans doute, selon lui, s'abandonner à la critique biographique qui est à l'opposé de ses tendances.

Aucune ambiguïté, en effet. Dès la page de garde de son livre, Jean Hytier inscrit cette épigraphe tirée de Gide lui-même : « Le point de vue esthétique est le seul où il faille se placer pour parler de mon œuvre sainement ». Et, dès la première page, il développe ainsi cet avant-propos : « J'étendrais volontiers cette formule à l'étude de toute la littérature, et j'en ferais même, si l'on me poussait un peu, le principe de la critique ». Inutile de le pousser, Jean Hytier montre assez que c'est bien là pour lui le principe de la critique. Il n'a pas tourné la première page qu'il se montre renonçant à la méthode biographique. « Une grande création, dit-il, doit pouvoir vivre toute seule, en dehors de son créateur ».

Donc, on ne trouvera dans l'*André Gide* de Jean Hytier rien sur la personne de Gide, rien sur ses débats moraux, sociaux et politiques. « Rien qui sente son histoire ». Quel sera

(1) *André Gide*, par Jean Hytier — Un vol. de 266 pages — Éditions Edmond Charlot, Alger, 2 bis rue Charras.

le résultat de cette méthode ? Que nous avons sans doute ici le premier livre qui paraisse sur Gide où Gide soit traité purement comme un écrivain, et non pas comme un diable, un apôtre, un « führer », etc... Singulier paradoxe pour un auteur qui a atteint la gloire littéraire après quarante ans de pratique littéraire !

On objectera que toute la question est précisément de savoir si un écrivain comme Gide ne rend pas impossible une pareille épuration de la critique, si l'œuvre et la biographie ne sont pas chez lui indissolubles, si ce n'est pas tenter un effort chimérique que de refuser, même avec audace, même avec héroïsme, de tenir compte d'une confusion qu'on peut juger primordiale et consubstantielle.

Du moins Jean Hytier a-t-il mené sa tâche loyalement et sans défaillance. Il est persuadé que rien ne s'oppose jamais à ce refus de mêler l'homme à l'œuvre, ni pour les contemporains, ni même pour la postérité. N'est-il pas l'auteur d'une introduction au *Pensées* de Pascal (1) où il propose de les classer non plus suivant l'ordre logique mais du point de vue esthétique, « la légitimité de cette méthode, dit-il, ne devant échapper qu'à ceux qui s'imaginent que c'est diminuer Pascal de le traiter en artiste ? »

Interprétant la pensée d'Hytier sur ce point, je dirai : n'a-t-on pas le droit d'étudier une plante en soi ? Le blé, en soi, indépendamment de la blaviculture ? Et même n'a-t-on pas le devoir de commencer par là ? La plante existe, et sa forme, sa couleur, et la tige, et la feuille, et l'épi ; elle existe en dehors de sa valeur alimentaire, en dehors de son indice économique, en dehors de l'office du blé, etc... Elle existe d'abord : si le grain ne meurt, la « question du blé » ne sera pas posée.

Hytier sait bien que la question du blé se posera. Il reconnaît lui-même, plus hardi sur ce point que bien de ses prédécesseurs, que toute l'activité politique de Gide était déjà une des implications de *Paludes*. Mais quand il parle de *Paludes*, c'est d'abord de *Paludes* et en tant que *Paludes*. Ce n'est pas qu'il fasse fi du reste et en méconnaisse l'importance : il annonce lui-même qu'il réserve pour une étude ultérieure l'activité de Gide dans le domaine de la critique, « au sens large du terme (critique littéraire, critique artistique, critique morale, critique sociale) et surtout l'œuvre peut-être la plus importante d'André Gide : André Gide lui-même ». Mais là encore le point de vue d'Hytier, bien établi d'avance, sera rigoureusement esthé-

(1) Piazza, éditeur, 1929.

ticien, puisqu'il ne nous cache pas que cet autre Gide sera « un chapitre nouveau de l'esthétique » et qu'il proposera « de l'appeler l'esthétique de la personnalité ».

Que Gide ait de quoi se réjouir aujourd'hui dans l'attitude prise envers son œuvre par Hytier, ce n'est pas douteux ; autant qu'il s'en fût réjoui en 1918 quand il écrivait la phrase sur la seule validité du point de vue esthétique que Jean Hytier a choisie pour épigraphe. Mais cette phrase date de 1918, et ceux qui tiennent pour la confusion de l'homme et de l'œuvre ne manqueraient pas de souligner qu'à d'autres époques, pendant la décennie 1926-1936 par exemple, Gide ne se fût pas satisfait du seul jugement esthétique. Sans doute, mais la force de la position de Jean Hytier c'est précisément qu'il a su retrouver, sous les épisodes biographiques, ce que j'appellerai la constante artistique de Gide.

« Il faut avoir un aigle », dit le Prométhée de Gide. L'aigle, c'est une constante. Hytier a son aigle, il a sa constante qui, justement, rencontre celle de Gide. Autant dire que l'on ne peut pas mesurer toute la portée de l'André Gide d'Hytier si l'on ne se reporte pas à l'ensemble de ses écrits critiques depuis le temps où il dirigeait la revue *Le Mouton Blanc*, de fameuse mémoire : il y a là un ensemble esthétique parfaitement cohérent, d'une ordonnance rigoureuse, où chaque partie a des liens étroits avec les autres, s'en déduit ou les commande.

En ce sens, l'André Gide devait être nécessairement « une étude d'esthétique appliquée ». Je soulignerai le mot : appliquée. Il indique à merveille que Jean Hytier considère son livre sur Gide comme une illustration, ou une démonstration pratique, au tableau, de ses théories esthétiques. « Je continuerai, dit-il, à lui appliquer quelques principes d'une esthétique dont j'essaie de faire ma pierre de touche, en même temps que je l'éprouve au contact de ses objets et la rectifie au besoin, car l'esthétique domine la critique mais n'a de valeur que si elle permet celle-ci, et il doit y avoir de l'une à l'autre un va-et-vient qui les assure et les assouplit toutes deux ».

Et le travail sur Gide c'est bien, en effet, une application de l'*Esthétique du roman*, publiée par Hytier en tête de son ouvrage *Les Romans de l'individu* (1), une application de ce qu'on pourrait appeler son « esthétique de la poésie », qu'il a formulée dans le *Pleisir poétique* (2) et dans l'*Activité poétique*.

(1) Les Arts et le Livre, collection XX^e siècle, Jean Crès, 1928. Jean Hytier doit d'ailleurs reprendre ce sujet dans une *Esthétique de la littérature* qui est en préparation.

(2) Les Presses Universitaires de France, 1923.

et l'activité esthétique (1), une application enfin de son *Esthétique du drame* (2).

Le système esthétique d'Hytier reste essentiellement fondé sur la distinction des genres. Etudiant Gide, il distinguera chez lui « les œuvres lyriques, les œuvres ironiques qui forment la série des *solies*, les œuvres de narration que Gide s'est refusé à appeler des romans pour leur réserver le nom de *récits*, les œuvres dramatiques, enfin le roman unique que Gide a composé ». Cette distinction des genres peut paraître trop classique, on peut la juger périmée. Je tiens, pour ma part qu'elle est fondamentale ; j'estime qu'elle a fâcheusement disparu du vocabulaire des critiques et que c'est un grand mérite, pour Hytier, de la remettre en honneur. On s'égarerait moins, quand on parle du roman contemporain, si on avait recours à cette bien-faisante distinction. Des œuvres comme les *Hommes de bonne volonté*, par exemple, s'éclaireraient d'un jour très différent si l'on y songeait. J'aimerais, sans craindre le moins du monde l'ironie des délicats ou des fanatiques, que toute étude d'un ouvrage littéraire commençât par la question : de quel genre relève-t-il ? Cela reviendrait en somme à se demander de quoi il s'agit.

S'agissant des œuvres lyriques de Gide, la constante d'Hytier lui fait retrouver sa théorie des thèmes, des prétextes et des motifs, sa conception de l'image, de l'orchestration et de la formulation qui s'achève dans une musique verbale, pour aboutir à cette définition, ou à cette formule définitive par quoi il concluait déjà son premier ouvrage, en 1923 : « *La poésie est une métaphysique du cœur* ». Mais, entrant ici dans le détail, dans l'illustration et le commentaire, il lui est loisible de compléter ces définitions. C'est ainsi que la formulation poétique ayant été caractérisée par un certain ton, ce ton, à son tour, est défini : « Une sélection affective du langage par une attitude de la conscience ». Ainsi l'art de la satire sera-t-il montré comme supposant toujours la liberté et faisant toujours le procès du mauvais usage de notre liberté. Ainsi dans le drame retrouvera-t-il cette « *métaphysique de la volonté* » qu'il annonçait, dès 1928, dans *Les Romans de l'Individu*.

Le genre du roman, par ce qu'il a d'évasif, pose de tout autres problèmes. Ayant reconnu qu'il touche par certains côtés à la poésie et par d'autres au drame, Hytier note qu'il vise surtout à donner une vision originale du monde par l'invention d'un univers fictif (« création ou recreation, en tout cas vision

(1) *Journal de Psychologie*, 1926. Repris dans *l'Art et la pensée* — Alcan.

(2) *Journal de Psychologie*.

imaginaire où le subjectif modèle l'objectif à sa façon ») ; d'où il est amené à voir « un produit de la faculté de penser, non pas telle qu'elle s'exerce directement dans la science ou la philosophie, mais devenue artistique », et à formuler cette double conclusion que le plaisir que nous donne le roman est d'ordre intellectuel et que « le roman est une métaphysique de l'intelligence ». C'était la définition qu'il proposait dès le début de son *Esthétique du roman*, en 1926.

Il n'est pas douteux qu'on discutera cette définition, qu'on se demandera si elle ne tire pas trop le roman du côté par où il touche, non plus à la poésie ni au drame, mais à l'essai. Si le roman devait être par sa nature cette source de plaisirs intellectuels que dit Jean Hytier, rien ne s'opposerait donc à ce qu'il eût « le droit » de fournir cette marqueterie d'effets, ce lot de maximes à détacher, ces pages d'anthologie qu'Hytier condamne par ailleurs comme contraires au véritable esprit du roman ? Car c'est justement dans les romans dont nous tirons les plaisirs intellectuels les plus vifs (qu'on songe à Jules Romains et à son récent *Verdun*) que nous trouvons le plus grand nombre de ces morceaux à détacher qui s'apparentent à l'essai. Il me semble qu'il y a là une contradiction à réduire.

Si théorique qu'un tel langage puisse paraître, il ne doit pas faire écran sur la critique gidienne de Jean Hytier. C'est sur l'œuvre de l'esthéticien que j'ai désiré mettre l'accent. Mais je dois, pour conclure, préciser qu'on n'a sans doute jamais parlé de l'art de Gide avec plus de claire intelligence et de savoureuse sensibilité ; on n'a jamais mieux montré la beauté, les réussites du style gidien, le rythme de sa phrase, la musique de sa prose, ni pénétré si avant dans les voies et moyens de cet art, dans ses miracles aussi. Personne n'a jamais fait preuve à la fois de tant de ferveur et de tant de lucidité. Je crois bien, en particulier, que personne n'a su exprimer si fortement l'importance de l'œuvre dramatique de Gide. Telle phrase d'Hytier sur *Saül* prend une valeur de prophétie qui mérite qu'on la propose aux méditations du public :

« Pour ma part, ce qui me frappe en relisant, seize ans après la représentation, cette œuvre vieille de quarante-deux ans, c'est qu'elle n'a pas une ride. La critique s'étonnera plus tard, quand elle reviendra sur l'histoire de notre théâtre, de constater que les grandes œuvres du début du XX^e siècle sont loin d'être celles qui ont fait le plus de bruit. Elle s'apercevra que l'auteur de *Knock* était surtout l'auteur de *Cromedeyre-le-Vieil* et, dans cette révision de valeurs, nous pouvons être assurés que *Saül* tiendra une belle place dans notre vrai théâtre au XX^e siècle, qui aura été, en définitive, et sans qu'on s'en soit bien aperçu, un théâtre poétique ».

Si cette chronique inspirait encore le moindre doute à l'égard de je ne sais quel excès de système, je pense qu'il me suffira de la conclure par ce mot de Jean Hytier, qui est décisif : « En esthétique, le goût fait partie de la méthode ».

Gabriel AUDISIO.